

Il paraît que le gouvernement de Québec a donné instruction à tous les inspecteurs d'écoles, de répandre dans nos maisons d'enseignement primaire le Manuel d'Agriculture du Dr. LaRue. Nous serons heureux de voir entre les mains des élèves, avec le petit catéchisme, cet excellent ouvrage dans lequel se trouve clairement exposée une foule de connaissances indispensables aux cultivateurs et généralement ignorées dans nos campagnes. Nous en sommes heureux parce que, depuis longtemps, convaincu de l'urgence de la nécessité d'une réforme agricole, nous voyons avec plaisir tout ce qui tend à l'opérer.

Comme nous l'avons dit, à maintes reprises, il est difficile de ne pas exprimer ce vœu lorsque l'on envisage la position d'une partie de notre province lorsque nous voyons nos cultivateurs dépenser leur énergie, leurs efforts, en travail inutile et malentendu, pour tirer d'un sol fécond, et qui ne demande qu'une culture intelligente, tout ce qu'il faut pour enrichir son propriétaire, végéter dans nos campagnes, s'appauvrir et finir par quitter le pays. Comme c'est du propre d'un principe bon ou mauvais, de ne pas rester stationnaire, d'avancer ou de reculer, le mauvais système de culture entraîne, chaque jour, des conséquences de plus en plus funestes. Il est un fait bien certain, chaque jour attesté devant nous, par un homme qui s'y connaît en agriculture, c'est, en plusieurs endroits la culture des terres épuisées s'opère dans des conditions tellement déplorable que, souvent il arrive que ce sol ne rend pas même le grain qu'on lui a confié. Il ajoutait—ce que, du reste on conclut tout naturellement—que, dans une paroisse non loin de Québec, les fermes d'une foule de cultivateurs qui pourraient vivre dans une aisance relative, seront vendues par autorité de justice.

Ne sont-ce là des faits qui s'imposent à notre intention ; ne sont-ils pas assez graves pour nous engager à sortir de temps à autre des querelles religieuses et politiques qui absorbent les hommes sérieux et intéressés à l'avenir de notre province ! Il nous semble que leur importance prime celle de toutes les autres questions qui passionnent l'opinion publique.

Dans les conditions économiques où la Providence nous a placés devons-nous attendre le développement de notre

propriété de l'industrie, du commerce, ou de l'agriculture ? Les deux premiers pourront contribuer dans une large mesure à améliorer la condition matérielle de notre province mais il est hors de doute que nous devons avant tout compter sur les ressources de l'agriculture pour maintenir notre position, en Amérique et la fortifier. Notre sol est d'une fertilité étonnante au dire de tous les agronomes et de tous les voyageurs. Il est supérieur à celui des États voisins de la république américaine et susceptible de produire en immenses quantités ce qui leur manque et que nous devrions leur fournir depuis longtemps. La position de la Province de Québec, les qualités de son riche territoire le destinent à devenir le grenier d'abondance des États de la Nouvelle-Angleterre. C'est ce qu'ont bien compris les cultivateurs écossais qui habitent dans les comtés limitrophes aux États-Unis où ils s'enrichissent rapidement.

On suit partout un mode de culture si peu rationnel que même dans les nouveaux établissements l'on commence à constater l'épuisement du sol. On cite le Sanguenay, par exemple, où l'on ensemence de blé les terres pendant six ou dix années de suite, tandis que l'agriculteur éclairé se borne à leur confier ce grain pendant deux saisons successives tout au plus.

Est-il besoin de dire que ce n'est pas ce qui se pratique ici, loin de là, c'est à peine si la production fournit à la consommation dans notre pays et le rendement annuel des récoltes est de trente pour cent trop faible, en égard à la fertilité du sol. Mais, nous dira-t-on il est impossible de sortir d'ici à long-temps de cet état, l'épuisement du sol est un fait accompli et le travail de renouvellement se fera avec une lenteur extrême, car il n'est pas aisé de réagir contre l'entêtement de bien des cultivateurs ancrés dans la routine ? Cette objection n'est malheureusement que trop vraie, mais faut-il donc, parce que l'obstacle est considérable, se couvrir les yeux et marcher en aveugle vers l'abîme ? Personne qui sent dans sa poitrine un peu de feu du courage ne raisonnera de cette façon ; tout homme intelligent préférera voir s'il ne se trouve pas à notre portée des moyens prompts de commencer cette espèce de régénération agricole.

Il faudrait, en attendant que les autres moyens d'action puissent agir, que toutes les personnes instruites des campagnes, curés, médecins, avocats, fussent bien pénétrés de l'importance de cette réforme et sentissent la nécessité de répandre parmi le peuple ces vérités évidentes à leurs yeux, et ces quelques notions qu'il est indispensable aux cultivateurs de connaître. Si on leur faisait voir que le premier principe de l'économie agricole, consiste à rendre à la terre, sous forme d'engrais, ce qu'on lui a enlevé, qu'ils n'ont jamais appliqué ce principe et que, pour réparer cette longue négligence, ils devraient puisque tous ont plus de terre qu'ils n'en peuvent cultiver convenablement, en laisser une partie en prairie et se livrer à l'élevage des animaux, qui leur fourniraient les engrais nécessaires, et de la viande, le beurre et le fromage que les américains viendraient inmanquablement leur acheter ; que pour le moment c'est la seule exploitation rationnelle de leurs terres. C'est ce que pratiquent les cultivateurs des comtés voisins des États, et c'est l'élevage des bestiaux qui les enrichit.

En même temps, il faudrait introduire l'enseignement agricole dans toutes les écoles du pays. Il devrait être obligatoire, car ce serait un crime de lèse-nationalité que de laisser la génération actuelle grandir comme celle qui l'a précédé. L'avenir est là tout entier et la réforme agricole importe bien plus aux pays que les changements de gouvernement ou d'état politique auxquels certains esprits rêvent sans cesse et qui ne nous trouveraient pas préparés à en profiter, vu notre infériorité, à quelques points de vue, s'ils se produisaient.

La situation est beaucoup plus sérieuse qu'on ne paraît le croire en certaines régions. A part les efforts isolés de quelques hommes dévoués, nous ne voyons que de l'apathie. Mais se réveillera-t-on bientôt de ce sommeil d'indifférence ou de découragement ? c'est ce que nous ne pouvons dire mais il y a une chose bien certaine, c'est qu'avant longtemps l'excès du mal ne s'effraiera, et alors on s'empressera de faire ce que nous demandons aujourd'hui, mais il semble que ce n'est pas ce que l'on devrait attendre pour agir,—*Journal de Québec.*